

## AVANT LE GRAND SILENCE

par Maurice DELCROIX (Anvers)

*Avant le grand silence*<sup>1</sup>, de Maurice Maeterlinck, paraît chez Fasquelle en 1934 sous la couverture jaune de la Bibliothèque-Charpentier (achevé d'imprimer du 25 octobre). L'auteur a soixante-douze ans. Le grand silence, c'est celui de la mort, qu'il attendra quinze ans encore.

Livre curieux, non certes le plus connu, constitué de plus de trois cents séquences, si l'on s'en tient au nombre des vignettes qui les séparent, davantage encore si l'on prend en compte les séparations par un blanc : en quelque sorte des *Pensées*, qui vont d'une ligne à quelque six ou sept pages, le modèle pascalien, toujours prestigieux, en autorisant le libre morcellement. Les questions posées n'ont pas toutes leurs réponses et on ne comprend, puisque Maeterlinck, mystique agnostique et généralement pessimiste, y traite principalement de la mort et, d'une façon nouvelle chez lui, de la sienne<sup>2</sup>.

Ce n'est pourtant pas son premier usage de cette forme d'expression : *La Sagesse et la Destinée* (1898) se composait déjà d'une bonne centaine de réflexions. Le morcellement s'est toutefois accentué avec l'âge. Tout proche, *La Grande Loi* (1933) peut paraître du même modèle, mais la diversité des sujets y correspond à la subdivision en chapitres, les séquences internes enchaînant le raisonnement. Pour qui sait l'abondance de l'essai à visée philosophique dans l'œuvre de Maeterlinck et qu'il se caractérise le plus souvent par le suivi de la méditation, le décousu dans le genre des pensées, fût-il rendu à une certaine cohérence par le constant retour du thème principal, a de quoi surprendre. *Le Trésor des humbles* (1896), *La Vie des abeilles* (1901) ou *Le Double Jardin* (1904) ou, moins anciennes, *La Vie des*

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons à l'édition originale par le signe AGS.

<sup>2</sup> Maeterlinck s'était déjà attaqué au thème. L'essai intitulé *La Mort* (1913) fut mis à l'index par le Saint-Office pour ses considérations sur le spiritisme et la réincarnation. *Les Sentiers dans la montagne* (1919) traite aussi de la mort. Vieillissant, Maeterlinck ne cessera d'y revenir dans *L'Ombre des ailes* (1936), *Devant Dieu* (1937), *La Grande Porte* (1939) et même, occasionnellement, dans ce livre de « souvenirs heureux », *Bulles bleues* (1948).

*termites* (1927) et *La Vie des fourmis* (1930), qu'on peut dire d'un seul tenant par la continuité de la réflexion, ne se divisent qu'en chapitres. *Le Temple enseveli* (1902) comme *La Grande Féerie* (1929) ou *L'Araignée de verre* (1932) subdivisaient leurs parties, mais en numérotaient les séquences, qui d'ailleurs s'enchaînaient. *Avant le grand silence* est décidément à part.

Son intérêt pour les yourcenariens pourrait ne tenir qu'à certains apparentements de pensée entre les deux œuvres. Mais on les trouverait ailleurs, et pas seulement dans la littérature d'alors. Dire que l'humanité se tuera « par ses propres mains » (AGS, p. 28) ou que les hommes sont « d'éternels prisonniers » (AGS, p. 40) n'a rien de bien singulier. Pour Yourcenar, d'ailleurs, il faut attendre *L'Œuvre au Noir* pour en trouver l'équivalent et l'apparente concession de Zénon au chanoine Campanus – « [...] je sens malgré moi je ne sais quel dieu présent dans cette chair qui demain sera fumée [...] » (OR, p. 821) – n'offre à la rigueur qu'un écho très approximatif de cette question d'*Avant le grand silence* : « Votre Dieu [...] est-il digne du Dieu que je vois en moi et qui est mon vrai Dieu ? » (p. 185). Certes, Nathanaël dans la solitude de l'île ne trouverait pas sottie cette affirmation : « Dès qu'il n'est plus mesuré par les hommes, le temps redevient ce qu'il était avant eux : l'éternité » (p. 112). Mais sa forme ne lui appartient pas.

L'ancienne critique des sources se méfiait de la critique interne quand la critique externe ne pouvait corroborer. Certes, Marguerite de Crayencour pénètre fort jeune dans l'œuvre absconse de Maeterlinck. Son père, dit-elle, le lui lisait, « entre autres *Le Trésor des humbles*, et il m'en est resté un goût pour le mysticisme qui n'a fait que se développer<sup>3</sup>. C'est avoir bien retenu, grâce sans doute à une information plus récente, une des particularités de la pensée de l'essayiste belge. L'apparement confirme indirectement sa justesse lorsqu'à la question « [...] aviez-vous des inquiétudes mystiques ? », l'écrivain français répond « – Plutôt des intuitions mystiques » (*ibid.*, p. 34).

---

<sup>3</sup> Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts. Entretien avec Matthieu Galey*, Le Centurion, 1980, [sigle : YO] p. 29. Elle continue : « De nouveau, je sentais qu'il y avait une espèce de lumière là-dedans, et les défauts de Maeterlinck, qui maintenant me semblent très visibles, par exemple une certaine monotonie du langage, à neuf ou dix ans, évidemment, je ne les voyais pas » (*ibid.*). L'allusion à une « espèce de lumière » est particulièrement appropriée. Ouvrons *Le Trésor des humbles* au chapitre de « La Vie profonde » : pour naître à nous-mêmes et à la gravité de la vie, « [...] presque tous nous nous contentons d'attendre qu'un événement plein d'une lumière irrésistible pénètre violemment dans nos ténèbres et nous éclaire malgré nous » (je cite d'après l'édition de Paris/Bruxelles, Mercure de France/N.R.B, 1943, p. 205).

## Avant le grand silence

Deux autres références relativement précises concernent, non l'essai, mais le théâtre et la poésie. Revenant en décembre 1969, pour son premier volume de théâtre, sur *Le Dialogue dans le marécage*, courte pièce composée « au plus tard en 1931, peut-être même dès 1929 »<sup>4</sup>, Marguerite Yourcenar écrit :

Quand je relis aujourd'hui ces quelques pages, j'y retrouve, certes, un peu de la sensualité partout infuse de D'Annunzio, et, surtout, de l'émotion poignante et comme balbutiée de Maeterlinck, que j'avais aimées dans l'adolescence, et dont certains échos traversent ce petit drame au décor italien et légendaire.<sup>5</sup>

Si l'engouement d'autrefois, d'être rendu au passé, pourrait s'être perdu aujourd'hui, l'émotion intrinsèque qu'on lui attribue laisse deviner qu'elle s'est communiquée à la lectrice adolescente, l'apparence de balbutiement lui étant liée comme une qualité de plus. Le premier roman de Marguerite Yourcenar, *Alexis ou le Traité du Vain combat*, publié en 1929<sup>6</sup>, tient tout entier dans une longue lettre qu'Alexis écrit à Monique, sa femme, pour lui expliquer ses raisons de la quitter. « Portrait d'une voix », selon la préface de la réédition de 1971, « comme tout récit écrit à la première personne » (*OR*, p. 5), il s'achève toutefois sur l'indication du lieu et des dates de l'écriture : « Lausanne / 31 août 1927 – 17 septembre 1928 ». La correspondance des dates avec le *Dialogue* et pour une part le thème de celui-ci pourraient inciter à voir dans le retour de Sire Laurent flanqué de Frère Candide auprès de l'épouse séquestrée une transposition déformante de la relation douloureuse d'Alexis et de Monique<sup>7</sup>, mais aussi d'Emmanuel et de Thérèse dans *La Nouvelle Eurydice*, le second roman de l'écrivain (1931)<sup>8</sup>. On sait qu'ils reparaissent encore sous les noms de Jeanne et d'Egon, quelque soixante ans plus tard, dans *Quoi? L'Éternité*, le tout dernier écrit, publié après la mort de l'auteur (1988). Figures singulièrement récurrentes en leur malléabilité. Dans

---

<sup>4</sup> « Note sur *Le Dialogue dans le marécage* », *Théâtre I*, Gallimard, 1971, p. 175. La « Chronologie » établie par Yvon BERNIER en accord avec l'auteur, hésite par l'autre bout : « De 1930 [...] ou de 1929 au plus tôt », p. XVIII de Marguerite YOURCENAR, *Œuvres romanesques*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982 ; mentionnée par la suite sous le sigle *OR*.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 175.

<sup>6</sup> *Au Sans Pareil* ; repris par Gallimard en 1971.

<sup>7</sup> L'écrivain elle-même « discerne [dans le *Dialogue*] certaines caractéristiques de sentiment et de pensée qui marquent un autre ouvrage, de forme et de contenu bien différents, que j'écrivis vers la même époque, *Alexis ou le Traité du vain Combat* » (« Note sur *Le Dialogue dans le marécage* », *Théâtre I*, p. 175-176. La suite du commentaire porte davantage sur la forme ou, plus exactement, sur la forme du contenu).

<sup>8</sup> *Le Coup de grâce*, roman publié chez Gallimard en 1939, en porte aussi la trace.

ses entretiens avec Matthieu Galey, Marguerite Yourcenar concède à l'un de ses analystes d'avoir montré que le style d'Alexis

est fait d'un continuel flottement, d'un retrait, presque d'un *balbutiement*, qui reparaît dans un autre petit texte de moi, bien moins connu, *Le Dialogue dans le marécage*. Le mari trompé parle de la même façon<sup>9</sup>

Dans *Quoi ? L'Éternité*, au chapitre des « Miettes de l'amour », Marguerite Yourcenar évoque aussi une des amies et maîtresses de son père : la voix un peu voilée de Beata est dite

émouvante surtout dans l'interprétation des *Chansons* de Maeterlinck, alors fort en vogue, et dont la brièveté et le dénoué vont si loin :

« Et s'il revenait un jour,  
Que faut-il lui dire?  
– Dites-lui qu'on l'attendait... [sic]<sup>10</sup>

Si la citation de Maeterlinck est inexacte et incomplète, l'éloge n'en est pas moins appréciable – cet « alors fort en vogue » mis à part – et approprié. Rapprocher les deux passages cités n'est pas sans intérêt pour un familier d'Alexis qui accepte, les biographes aidant, de reconnaître dans le couple mal accordé de la fiction deux personnes que Marguerite Yourcenar a bien connues : Conrad de Vietinghoff et Jeanne Bricou, mari et femme dans la vie réelle, le personnage du départ définitif dans *Alexis* devenant dans *Quoi ? L'Éternité* comme dans la réalité celui de l'éternel retour, avec ce que l'attente, tout escamotée qu'elle est dans ce dernier récit, pouvait avoir de poignant, venant de Jeanne. Jeanne personne et personnage est en effet pour Marguerite Yourcenar non seulement la femme que Michel de

---

<sup>9</sup> Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 67 (je souligne). Le commentaire introductif est pour moi doublement plaisant : « J'ai lu [...] – il y a quelques mois – l'énorme dissertation d'un savant professeur qui étudie ce mouvement de repli dans le style d'Alexis ». En fait, Marguerite Yourcenar avait reçu, plusieurs années auparavant, deux envois sur *Alexis* : du professeur, une brève analyse de l'usage particulier qui y est fait du genre épistolaire au service d'un aveu difficile ; d'une étudiante, un excellent mémoire de quelque deux cents pages (Veerle DECROOS, *La Maxime dans Alexis ou le Traité du vain combat*, UIA, 1973/1974). Elle répondit à ces envois.

<sup>10</sup> *Essais et Mémoires*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 1360. Complétons et rectifions le texte de la strophe citée, de même que sa mise en page dans les *Chansons* :

Et s'il revenait un jour  
Que faut-il lui dire?  
– Dites-lui qu'on l'attendit  
Jusqu'à s'en mourir...

## Avant le grand silence

Crayencour son père a le plus aimée et à laquelle après leur rupture il n'est jamais revenu, l'épouse plusieurs fois abandonnée par Conrad-Egon qui n'a jamais cessé de lui revenir, mais aussi la mère substitutive, « très digne de respect et d'affection » (YO, p. 83), « qui avait fini par constituer pour elle une sorte d'idéal humain »<sup>11</sup>. Au moment où l'écrivain travaille à *Quoi? L'Éternité*, Jeanne est morte depuis quelque soixante années. Tardif retour. Nous voilà proches du grand silence de Marguerite Yourcenar, mais loin de celui de Maeterlinck.

Jeanne elle-même, dans le récit de sa relation avec Johann Karl, son premier fiancé, est l'occasion d'une quatrième allusion à l'écrivain belge. Johan Karl « lui prête des livres qu'il choisit délibérément pour elle » (EM, p. 1242) : Verlaine, Loti, mais aussi

*Le Trésor des humbles* et *La Sagesse et la Destinée* de Maeterlinck dont le mysticisme et le moralisme s'écourent mélodieusement goutte à goutte, filet dérivé d'antiques sources qu'on sent à la fois abondantes et pures (EM, p. 1243).<sup>12</sup>

Nous voici ramenés à l'essai, *Le Trésor des humbles* gardant la faveur première, mais rejoint précisément par l'essai de 1898 dont le mode d'écriture, en forme de pensées, préfigure *Avant le grand silence*. Le plus important est sans doute que, par la procuration du personnage vénéré, l'écrivain laisse entendre qu'elle pouvait apprécier aussi, chez Maeterlinck, l'écriture du fragment, au point de se souvenir de ce second titre, et accorde aux deux livres cités, sans discrimination aucune, sinon que l'expression « goutte à goutte » pourrait convenir plus encore au second qu'au premier, un éloge sans réserves, qu'on pourrait presque appliquer à sa prose à elle, attribuant forme et contenu à des origines plus qu'antiques<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> « *Chronologie* », OR, p. XVII.

<sup>12</sup> Et plus bas, pour rétablir moins favorablement une hiérarchie : Jeanne, « comme elle est de ces êtres qui en tout vont plus loin, elle part de Maeterlinck pour lire Emerson et aborder Novalis » (*ibid.*)

<sup>13</sup> Maeterlinck est mentionné à nouveau, et même cité – circonstance oblige – dans le discours de réception de Marguerite Yourcenar à l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique, le 27 mars 1971. Mais je ne ferai pas feu de tout bois. La citation, au surplus, est brève et vise surtout « Emerson, que Maurice Maeterlinck appelait le bon pasteur matinal » (tiré à part de ce discours, p. 22). Citation sans guillemets. Elle est extraite du *Trésor des humbles*. Complétons-la, pour lui rendre son sens véritable : parlant des esprits novateurs qui nous réintroduisent au mystère – « Ils ne sont pas nombreux. Il y en a trois ou quatre en ce siècle » (*op. cit.*, p. 117) –, Maeterlinck écrit : « voici Emerson, le bon pasteur matinal des prés pâles et verts d'un optimisme nouveau, naturel et plausible » (*ibid.*, p. 119).

Or, parmi les grands personnages de l'antiquité que Marguerite Yourcenar introduit dans son univers romanesque, il en est un qu'elle considère comme une sorte d'idéal humain du pouvoir. C'est l'empereur qui parle dans *Mémoires d'Hadrien* – « portrait d'une voix »<sup>14</sup>. Comme Maeterlinck, sentant la mort se rapprocher, il médite sur elle, et s'interroge sur sa vie ; comme lui il a le sentiment que son moi, informe, incertain, lui échappe<sup>15</sup> ; il récuse l'antagonisme du corps et de l'âme<sup>16</sup>. Comme lui encore, bien qu'à une époque qui le justifie davantage, il s'intéresse à l'astrologie, à l'occultisme, et aux mystères<sup>17</sup>.

Il est une séquence d'*Avant le grand silence* qui ne se contente pas de parler de la mort : la première. On la verrait aussi bien au début d'un autre livre, d'un autre projet :

Hadrien, fils adoptif et successeur de Trajan, fut l'un des grands et bons empereurs de Rome. On ne sait pas pourquoi l'histoire ou la tradition ne le met pas exactement au même rang qu'Auguste, Titus, Trajan, Nerva, Antonin-le-Pieux et Marc-Aurèle.

---

<sup>14</sup> « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* », *OR*, p. 527. Sur le rapport de l'Hadrien yourcenarien avec les sources antiques, tout a été dit par Rémy POIGNAULT dans *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Littérature, mythe et histoire*, Bruxelles, Latomus, 1995, II<sup>e</sup> partie (2<sup>e</sup> volume).

<sup>15</sup> « Au plus profond, ma connaissance de moi-même est obscure, intérieure, informulée, secrète comme une complicité » (*Mémoires d'Hadrien* – sigle *MH* – dans *OR*, p. 304). « Tout nous échappe, et tous, et nous-mêmes » (« Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* », *OR*, p. 127). Dans *Souvenirs pieux*, Marguerite Yourcenar s'applique à elle-même un sentiment analogue (*EM*, p. 707 et 708), comme le fit Maeterlinck, mais cette fois dans un essai antérieur : la dernière méditation de *L'Intelligence des fleurs* (1907). Une pensée d'*Avant le grand silence* se préoccupe toutefois de la disparition du moi de l'enfance et de la jeunesse, avec extrapolation : « que me reste-t-il de l'enfant de sept ans, du jeune homme de vingt ans que je fus? [...] À peine quelques souvenirs aussi étrangers que s'ils étaient ceux d'un inconnu. J'ai changé de moi une dizaine de fois [...] » (p. 66-67). À comparer aux premières pages de *Souvenirs pieux*.

<sup>16</sup> *MH*, par exemple p. 295 : la chair est « rouge nuage dont l'âme est l'éclair », p. 427, alors même que l'empereur s'interroge sur l'« identité propre » de l'âme : « l'âme n'est-elle que le suprême aboutissement du corps [...] ; peut-on la rappeler à l'intérieur de la chair, rétablir entre elles cette union étroite, cette combustion que nous appelons la vie? » (*ibid.*). Et Maeterlinck : « l'esprit est-il une émanation de notre corps ou notre corps une émanation de notre esprit? » (*AGS*, p. 112) ; ou encore, après avoir supposé que l'esprit « n'existait que par ce corps [...] qu'il méprisait » : « On peut dire [au contraire] que l'esprit crée le corps, qu'il est la flamme du corps, ou que l'homme n'a pas d'âme parce qu'il est tout âme et que tout est âme. Mais il est plus difficile de le démontrer » (*AGS*, p. 165).

<sup>17</sup> Pour l'astrologie, voir *Avant le grand silence*, p. 11 et 22-23. Pour Maeterlinck occultiste, voir plutôt *Le Grand Secret* (1921), qui cherche ses racines plus loin encore qu'à Rome ou à Éleusis : dans l'obscurité de la préhistoire.

## Avant le grand silence

Maeterlinck attribue cette injustice historique à deux causes. Il y a « quelque chose d'équivoque » dans la sagesse d'Hadrien : y « passe parfois, on ne sait quelle odeur féline qui fait croire qu'il était un Marc-Aurèle sous lequel rugissait sourdement un Néron », mais un Néron dompté (p. 7). Si sa relation avec « Antinoüs, le beau pâtre bithynien », se voit marquée au passage du nom de « vice », terme appelé sans doute à ménager le lecteur d'alors, elle a d'abord été désignée comme une « amitié », que la « mort héroïque » du favori, obéissant à l'oracle qui réclamait une « victime volontaire » pour prolonger la vie de l'empereur, a « purifiée » (p. 8). Au surplus, « ne jugeons pas les hommes du passé selon nos *préjugés* d'aujourd'hui. » (*ibid.*; je souligne).

Et l'essayiste enchaîne, après une première vignette, par une première définition de son projet :

Ce que je tiens à montrer, c'est qu'outre un grand politique, un grand capitaine, un grand juge, un grand artiste, Hadrien fut l'homme le plus instruit, le plus érudit, le plus éclairé de son temps. (p. 8-9)

Vient ensuite l'évocation des voyages d'Hadrien, « en touriste », – le mot est malheureux – « curieux de tout apprendre », à travers l'Empire, la Grèce, l'Asie, l'Afrique. Puis de la villa de Tibur, « qu'il orna de la copie de tous les chefs-d'œuvre remarqués au cours de ses longs voyages »<sup>18</sup>.

Surtout, ne perdons pas de vue que nous lui devons d'abord Antonin-le-Pieux et ensuite Marc-Aurèle qu'il devina et, qu'avec une prévoyance prophétique, il imposa comme fils adoptif à Antonin. (p. 9)

Sur Lucius Aelius Caesar, autre favori, et le premier de ses fidèles que l'empereur adopta pour lui succéder<sup>19</sup>, l'apologiste fait silence. Certes, le projet de Maeterlinck n'est pas d'écrire les mémoires d'Hadrien, ni son panégyrique, même si l'époque « fut une des plus belles, des plus heureuses époques de l'histoire » (p. 10), où la civilisation de Rome était « à son comble », où « toutes les religions orientales, et le christianisme même, lui avaient révélé leurs secrets, de même que toutes les philosophies » (p. 10). Pour informateur, loin d'entreprendre les recherches que Marguerite Yourcenar s'imposera, il se contente de « l'abréviateur Aelius Spartianus, dans les *Scriptores*

---

<sup>18</sup> Rémy Poignault, étudiant au récent colloque Yourcenar de Rome (23-27 septembre 1998) la représentation de la Villa Hadriana dans les récits de voyages du XIX<sup>e</sup> siècle, a montré que cette interprétation erronée était alors un lieu commun. À paraître dans les Actes.

<sup>19</sup> Voir Rémy POIGNAULT, *op. cit.*, p. 861 sq.

*historiae Augustae* » (p. 12). Reste qu'il admire cet empereur « promptement arrivé au bout du savoir de son temps » et « naturellement tourné vers les sciences secrètes qui livraient alors à l'esprit une étendue que nous avons peut-être trop réduite » (p. 11). Les quelques pages qu'il lui consacre attestent une volonté de réhabilitation, où Antinoüs lui-même à sa part.

Seconde vignette, après laquelle Maeterlinck formule encore un dernière définition, plus restrictive, de son projet. « Le point où je voulais en venir », dit-il, c'est la mort de l'empereur, à propos de laquelle il se fait l'écho d'une tradition avantageusement romanesque qu'il emprunte à la *Vita Hadriani* : Hadrien, qui avait été « initié à tous les mystères antiques, notamment à ceux d'Égypte [...] et surtout, par deux fois, à ceux d'Éleusis », dont les vérités et les certitudes « mettaient l'homme au rang des dieux », aurait composé

aux dernières heures de son agonie, qui fut longue, douloureuse, et qu'il aurait abrégée par le suicide si Trajan [mis ici pour Antonin] ne l'en eût empêché, [...] les petits vers angoissés, frissonnants et plaintifs que voici [citation]. Qui sont bien l'adieu désolé que peuvent faire à leur âme ceux qui ignorent tout, et à qui, ni les dieux ni les hommes n'ont rien appris parce qu'ils n'avaient rien à leur apprendre (p. 13 et 14).

– où l'on voit que révéler tous leurs secrets, pour toutes les religions orientales, y compris pour celle qui se présente comme révélée, revenait selon Maeterlinck à perdre leurs mystères<sup>20</sup>. On aura deviné que les vers cités complètement et fort correctement par Maeterlinck, sans l'introduction et le commentaire qui les accompagne dans la *Vita Hadriani*, ne sont autres que l'illustre « *Animula, vagula, blandula...* »<sup>21</sup>, poème assez communément attribué à l'empereur, dans la version même que Marguerite Yourcenar utilise au début et à la fin de ses *Mémoires d'Hadrien*<sup>22</sup>, le citant en latin dans l'épigraphe, le traduisant librement à la clausule, comme dernières paroles de l'empereur – à deux phrases près, dignes d'un moraliste, qui sont de

---

<sup>20</sup> L'analogie n'est donc pas exclue, malgré l'inversion de la perspective à propos du christianisme, avec cette phrase de la correspondance de Flaubert à laquelle les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » donnent valeur de source : « Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc-Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été » (*OR*, p. 519).

<sup>21</sup> *Animula, vagula, blandula, / Comes hospesque corporis, / Quae nunc abibis in loca? / Pallidula, frigida, nudula, / Nec, ut soles, dabit jocos.*

<sup>22</sup> À ceci près que le point d'interrogation placé au troisième vers après *loca* fait de Maeterlinck un de ceux pour lesquels les adjectifs qui suivent se rapportent non à ces lieux secrets, mais à l'âme elle-même.



## Avant le grand silence

son cru, la dernière particulièrement connue : « Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts » (*OR*, p. 515). *Avant le grand silence* a lui aussi son injonction finale : « Soyons prêts ». Entre temps, le lecteur de Maeterlinck aura revu plusieurs fois Marc-Aurèle. Hadrien, non. Les velléités historiographiques se sont bornées aux premières pages, sans autre développement, la suite s'occupant presque exclusivement, comme on l'a dit, à méditer sur la mort<sup>23</sup>.

On devine aussi où je veux moi-même en venir. Nulle part Marguerite Yourcenar ne laisse entendre qu'elle a pu connaître *Avant le grand silence*. Son intérêt pour Hadrien, sa première rédaction, selon ses déclarations maintes fois répétées, sont bien antérieures et datent de sa vingtième année. La « Note » qui suit les *Mémoires* et donne leurs « pièces justificatives » (*OR* p. 543), où Spartien n'est qu'un parmi d'autres, ne mentionne naturellement pas Maeterlinck, pas même parmi les « brillantes esquisses » des biographes modernes ou les « résumés intelligents », qui « abondent » (*OR*, p. 548). Mais il est curieux que le changement de perspective et de forme du projet initial de Marguerite Yourcenar – ne pas se contenter de penser « au lettré, au voyageur, au poète, à l'amant »<sup>24</sup>, montrer aussi la grandeur du prince, sa sagesse à l'écoute du mystère, son regard sur la mort ; renoncer à la forme dialoguée ; utiliser les vers que l'on sait à la clause de son évocation – corresponde aussi étroitement à l'entrée en matière du livre de Maeterlinck – à ceci près, non certes négligeable, qu'elle fera parler l'empereur lui-même. Avec pour « seule phrase qui subsiste de la rédaction de 1934 : « Je commence à apercevoir le profil de ma mort » (*OR*, p. 520).<sup>25</sup>

---

<sup>23</sup> La première pensée qui suit les séquences hadriennes pourrait toutefois nous retenir par sa dernière phrase, inspirée de Marc-Aurèle : « tout mort qu'on a profondément aimé est devenu un dieu » (*AGS*, p. 14). Pour ce qui est de la touche personnelle, la plupart des pensées empruntent le *nous* du moraliste, mais certaines retombent au *je*, voire à l'anecdote personnelle (par exemple p. 137).

<sup>24</sup> C'est à propos de sa découverte, en 1948, dans une malle jusque-là restée en France, de fragments d'une version antérieure de *Mémoires d'Hadrien* que Marguerite Yourcenar précise : « Naguère, j'avais surtout pensé au lettré, au voyageur, au poète, à l'amant : rien de tout cela ne s'effaçait, mais je voyais pour la première fois se dessiner avec une netteté extrême, parmi toutes ces figures, la plus officielle à la fois et la plus secrète, celle de l'empereur. » Mais relisant alors Dion Cassius et *L'Histoire Auguste*, elle écrit : « Tout ce que le monde et moi avions traversé dans l'intervalle enrichissait ces chroniques d'un temps révolu, projetait sur cette existence impériale d'autres lumières, d'autres ombres » (*OR*, p. 525 ; je souligne).

<sup>25</sup> À comparer à ces pensées de Maeterlinck : « Pour la mort, n'y jamais penser [...] ; ou ne penser qu'à travers elle, jusqu'à ce qu'elle devienne de la vie, ce qu'elle est toujours prête à faire, puisqu'elle n'a qu'à tourner la tête » (*AGS*, p. 227). « Faisons attention à l'aspect de la mort. Il change en même temps que s'écoule notre vie. [...] À mesure que

Si j'ai tant insisté sur le caractère morcelé d'*Avant le grand silence*, c'est que ses premières pages, par leur place, leur apparence de vaste projet de réhabilitation par deux fois redéfini, qui néanmoins tourne court, avaient un caractère d'inachèvement, le décousu des pensées qui suivent en renforçant l'impression pour un familier de l'essayiste.

*Mémoires d'Hadrien*, sous la forme où nous le connaissons, ne fut rédigé qu'après 1948. Mais on y pensait depuis vingt-cinq ans, avec toutes les intermittences du cœur. Serait-il outré d'imaginer, sinon le probable, du moins le possible? qu'au temps des voyages en Grèce, Marguerite Yourcenar, qui passe alors « les mois d'hiver à Paris »<sup>26</sup>, voyant paraître en 1934 un nouvel essai d'un auteur qui avait auprès d'elle, outre la mode et les chansons de Beata, les répondants les plus prestigieux – son père, Jeanne, son enfance – l'ait feuilleté, lisant ne fût-ce que les premières pages, s'en étonnant comme d'une coïncidence, aguichée peut-être par le désir de faire mieux ; les ait laissées reposer et mûrir dans les secrets de la mémoire et de l'appropriation, fût-ce en les oubliant comme telles, ou en refusant de leur devoir quelque chose de son projet définitif. Une fois exilée, découragée d'écrire, coupée de la mondanité française des arts et des lettres, retrouvant dans la malle égarée ce qu'elle croit d'abord être une lettre d'elle à un correspondant difficile à identifier – « Mon cher Marc » – et qui n'est en fait qu'une lettre fictive qu'elle faisait écrire à Marc-Aurèle par Hadrien lui-même dans la version abandonnée, ait étendu à tout le récit cette première personne qui convient à l'introspection philosophique autant qu'à l'épistolier, adapté son projet premier aux ambitieuses perspectives qui contribuèrent à son succès, réalisant par là, « comme elle est de ces êtres qui en tout vont plus loin » (*EM*, p. 1243), ce qui pouvait apparaître dans l'introduction de Maeterlinck comme un projet avorté?

Les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » recensent les différents moments de l'élaboration de ce livre longtemps différé : écrit une première fois « entre 1924 et 1929 », détruit par la suite, la phrase de Flaubert relançant l'intérêt en 1927. Vient ensuite cette phrase elliptique : « Travaux recommencés en 1934 ; longues recherches ; une quinzaine de pages écrites et crues définitives ; projet repris et abandonné plusieurs fois entre 1934 et 1937 ». On est loin encore de l'achèvement. Mais 1934 aura compté.

---

les années nous en rapprochent, elle s'humanise et devient familière. Au visage qu'elle prend, on peut mesurer la distance qui nous en sépare » (p. 230).

<sup>26</sup> *Chronologie* », *OR*, p. XIX.